

ALEXANDRE ANDRYANE, de Coye la Forêt et la littérature carcérale au XIXe siècle

Maurice DELAIGUE

Né en 1797, près de l'Isle-Adam, de parents fortunés, (son père est propriétaire du château de Coye et d'une usine de tissage considérée comme une des plus modernes de France), Alexandre Andryane est, à moins de 18 ans, promu aide de camp du Général Merlin, avec le grade d'officier.

Réduit à l'inaction après la chute de Napoléon, il passe plusieurs années à Paris, fréquentant salons et salles de jeux, avant que son père ne l'oblige à fuir cette vie dissipée pour reprendre ses études. Il choisit Genève en 1820, ville austère, plus favorable au travail. C'est là qu'il rencontre Buonarotti, chef de la société secrète des carbonari, qui lutte activement contre l'occupation autrichienne dans le nord de l'Italie. Buonarotti le fait adhérer à la loge des "maîtres parfaits" de Genève, puis



ALEXANDRE ANDRYANE.

le charge d'une mission à Milan auprès de patriotes italiens. Mais Andryane est arrêté, jugé et condamné à mort.

Grâcié par l'empereur d'Autriche, il est néanmoins déporté dans la terrible forteresse du Spielberg, en Moravie, où il restera près de 10 ans.

De retour à Coye en 1832, il

devient maire, puis se marie et s'engage dans une action politique au niveau national, dans le parti gouvernemental, puis dans l'opposition, mais sans succès.

En 1848, après l'abdication de Louis-Philippe, il prend d'abord le parti de la Duchesse d'Orléans, puis se rallie à la République. Il est, pendant une brève période, l'adjoint de Ledru-Rollin au Ministère de l'Intérieur. Candidat à la députation dans l'Oise, il enregistre un nouvel échec et décide de se retirer de la vie politique.

Bien que malade, il rejoint Napoléon III pendant la campagne de libération de l'Italie. Il est nommé "Commissaire Général, chargé de veiller aux intérêts de l'armée française".

Il meurt dans le château de Coye, en janvier 1863.

Andryane a décrit ses années de déportation dans un livre publié en 1837, qui eut un grand succès et connut plusieurs éditions : *"Mémoires d'un prisonnier d'Etat"*. Il a écrit un second livre, *"Souvenirs de Genève"*, en 1859.

* * *

SILVIO PELLICO, LE PRÉCURSEUR

Pendant ses années d'incarcération au Spielberg, Andryane a pour voisin de cellule Silvio Pellico, condamné en 1821 à 15 ans de *"carcere duro"* (cachot dur) pour avoir, comme lui et beaucoup d'autres patriotes italiens, comploté contre l'occupant autrichien. Libéré après 9 ans de détention, Pellico écrit en 1832 *"Mes prisons"*, témoignage sur son enfermement, qui connaît un succès foudroyant dans toute l'Europe (22 traductions en France) et soulève la colère des milieux libéraux contre l'Autriche.

Louis Veillot écrira après 1848 à Metternich : *"Prince, le livre a fait son chemin et le résultat a été plus terrible pour l'Autriche qu'une bataille perdue"*.

Quand on relit aujourd'hui l'oeuvre de Pellico, on a quelque difficulté à comprendre comment ce livre, qui prêche résignation et soumission (*"si l'homme souffre sur terre, c'est pour le bien de l'homme"* écrit-il), a pu faire scandale et galvaniser les énergies libérales contre l'Autriche. Était-ce bien l'effet voulu par Pellico ? Le révolté de 1820 n'est plus en 1832 qu'un vieillard pieux, voué au rôle de victime. Il écrit : *"que d'erreurs nouvelles agitaient des esprits ! ... Je n'augurais rien de bon pour l'Italie des nouveaux changements en France, j'y voyais au contraire une source de dangers, d'irritations et de violence... Je sentais en outre que les mouvements furieux de cette époque avaient de déplorables conséquences pour ceux de mes chers compagnons qui gémissaient encore dans les murs de Spielberg. Il était évident qu'on ne pouvait songer à leur faire grâce tant que les révolutions fermenteraient..."* (p. 198) *"Mes prisons"*.

Edit. de septembre, novembre 1990), mais il ajoute :

"...non que je fusse devenu partisan de la servilité et ennemi des lumières, mais j'étais convaincu que les lumières ne doivent se répandre que par des moyens légitimes et sains..." (p. 199).

Paradoxalement, c'est peut-être l'absence de toute référence politique, le choix de raconter avec beaucoup d'humilité et sans passion la vie quotidienne d'un prisonnier d'Etat au Spielberg, plus dure que celle des criminels de droit commun, qui a frappé les lecteurs, en leur montrant l'horreur de cette détention. Il est parfois plus *"politique"* de laisser parler les faits que de les commenter. Le succès d'*"Une journée d'Ivan Denissovitch"* au XXe siècle peut sans doute s'expliquer de la même façon.

Parce qu'il n'accuse pas ses bourreaux et prêche le pardon, il apparaît vraiment comme la victime d'une infortune admirablement supportée.

ANDRYANE ET PELLICO : SIMILITUDES ET DIFFÉRENCES

"Une infortune admirablement supportée", c'est aussi ce que l'on peut écrire d'Andryane, héros par imprudence - comme Pellico - d'une aventure qu'au fond d'eux-mêmes ils jugeaient peu réaliste, mais qu'après leur arrestation ils surent assumer avec courage et un très grand sens de l'honneur, refusant toute compromission.

Il y a d'autres similitudes dans ces deux destins : le retour progressif, pendant l'incarcération, aux sources religieuses de l'enfance et après leur libération le besoin de raconter leur détention. Mais les différences d'expression sont considérables.

Si les années d'enfermement semblent avoir eu raison de la révolte juvénile de Pellico, il n'en est pas de même pour Andryane qui, dès sa sortie de prison, va former plusieurs pro-

jets pour essayer de libérer son compagnon de cellule, Confalonieri, qui continue à croupir dans les cachots du Spielberg. ... *"Que de projets fimes-nous, ma soeur (1) et moi, pour parvenir à sa délivrance ! Que de plans d'évasion, basés sur ma connaissance des lieux et des gens et abandonnés ensuite par les difficultés insurmontables qu'ils présentaient ! Que de démarches pour intéresser à son triste sort les hauts personnages des divers gouvernements européens qui allaient échouer contre l'opiniâtreté de l'empereur François" ...* (p. 544 T.2 *Mémoires d'Andryane*).

Sur le plan religieux, on ne relève rien chez Andryane qui puisse se rapprocher de la résignation évangélique et de ce goût du martyr que Pellico exprime à diverses reprises : *"Si j'avais pu, en me faisant condamner au "carcere durissimo" ou à quelque autre tourment que ce fût, subir pour mes compagnons de détention leur peine et leur rendre la liberté, Dieu sait si je ne l'aurais pas fait ! Souffrir pour eux souffrir et bien davantage"*. (*Mes prisons*, p. 156). La foi d'Andryane est aussi profonde, mais plus pragmatique. Il considère l'église comme le pilier des lois protectrices de la famille et de la propriété : *"La stabilité des institutions et le bonheur des peuples ne peuvent arriver que par la régénération religieuse"*. (p. 578, T. 2, *Mémoires d'Andryane*).

A l'occasion d'une élection à Colmar, où Andryane se présente en 1846 (il ne sera pas élu), Odilon Barrot, dernier ministre de l'intérieur de Louis Philippe, écrit dans une lettre de soutien : *"M. Andryane, par ses principes religieux éclairés et tolérants, me paraît parfaitement digne de vos sympathies"*.

Enfin Andryane écrit *"Les mémoires d'un prisonnier d'Etat"* en 1837, 5 ans après Pellico. Tous les prisonniers politiques de Spielberg ont alors été libérés - libérations conditionnelles pour les derniers, dont le comte Confalonieri, compagnon de cellule d'Andryane, obligés de s'exiler aux Etats-Unis - An-

dryane peut donc s'exprimer sans craindre une répression éventuelle qui frapperait les condamnés, ce qui n'était pas le cas pour Silvio Pellico et peut expliquer la sourdine volontaire mise à certains aspects de sa vie carcérale.

En voici un exemple, extrait du livre d'Andryane (vol. 2, p. 165-166) : Pour ne pas sombrer dans le désespoir après le retrait de leurs livres (qui vient après diverses autres vexations), les prisonniers cherchent dans l'écriture un adoucissement de leurs misères ; ils échangent leurs missives entre cellules voisines grâce à la complicité du gardien Schiller et d'un galérien Caliban, qui leur apporte leur repas. Andryane s'est lancé dans la rédaction d'un ouvrage d'édification morale, malgré les difficultés pour obtenir du papier et surtout de la suie et de la brique pilée qui remplacent l'encre. Andryane signale à Pellico et Maroncelli, qui sont dans la cellule voisine, qu'il doit arrêter son ouvrage, faute de moyens pour écrire. Deux jours plus tard, il reçoit une petite fiole contenant une liqueur rouge avec laquelle Pellico a tracé ces mots touchants : "... C'est avec mon sang que je t'écris, que je te dis : ton oeuvre est une oeuvre inspirée de la providence... C'est avec mon sang que je te supplie de l'achever... Tant qu'il en restera dans mes veines je te le donnerai".

UN GOULAG AUTRI- CHIEN AU XIX^e SIÈCLE

Par ses méthodes policières expéditives à l'égard des patriotes italiens et les conditions de vie impitoyables qu'il impose aux prisonniers, le tyran autrichien apparaît bien, dans cette première moitié du XIX^e siècle comme l'ennemi n° 1 de la liberté en Europe. Pour en juger, le livre d'Andryane, plus que celui de Pellico, est une mine d'informations exceptionnelles.

Tout d'abord Andryane dénonce les conditions dans lesquelles s'est déroulée l'instruction de son procès à Milan, conduite par l'inquisiteur Salvotti, qui

a les pleins pouvoirs de l'empereur d'Autriche pour traiter les affaires de sécurité. Usant tour à tour de la carotte ou du bâton, pendant des mois, l'inquisiteur va tourmenter le jeune homme, qui aura bien du mérite à ne pas céder. Les chapitres qu'il consacre à cet épisode de sa vie, outre l'émotion qui les anime, font bien ressortir le combat permanent qu'il doit livrer contre lui-même pour ne rien dire qui puisse compromettre qui que ce soit, même par imprudence.

Sa soeur, qui le visite en prison alors que sa condamnation à mort est connue, écrit : "Assise près de lui, je pus lui dire que nous voulions aller à Vienne... Il me regarda d'un air d'étonnement et de tristesse et me dit à voix basse : "Ah ! ma soeur, pas de soumission, pas de bassesse ! Jamais lui répondis-je, pas même pour te sauver. Ces paroles lui firent un bien inexprimable, ses traits se ranimèrent, ses yeux se fixèrent sur moi avec une douce fierté..."

Andryane raconte ensuite avec beaucoup de détails le voyage de Milan à la forteresse autrichienne, du 4 au 29 février 1824, effectué dans les pires conditions : une pesante chaîne est rivée aux pieds des prisonniers par un forgeron : "L'ouvrier fut obligé de reprendre haleine plus d'une fois avant de terminer ce dangereux ferrement, où le moindre mouvement de ma part, la plus légère déviation du forgeron, aurait pu me briser les os" (p. 447, vol. 1).

Le 2^e volume des "Mémoires d'un prisonnier d'Etat" est presque entièrement consacré aux années de cachot, de 1824 à 1832.

D'abattements en moments d'espoir de plus en plus fragiles, c'est une lente descente vers les abîmes, marquée par la déchéance du corps et de l'esprit. Andryane montre notamment comment, avec les années et l'expérience, les méthodes carcérales se sont perfectionnées, pour rendre de plus en plus insupportable le vie des prisonniers.

Après la libération de Pellico et Ma-

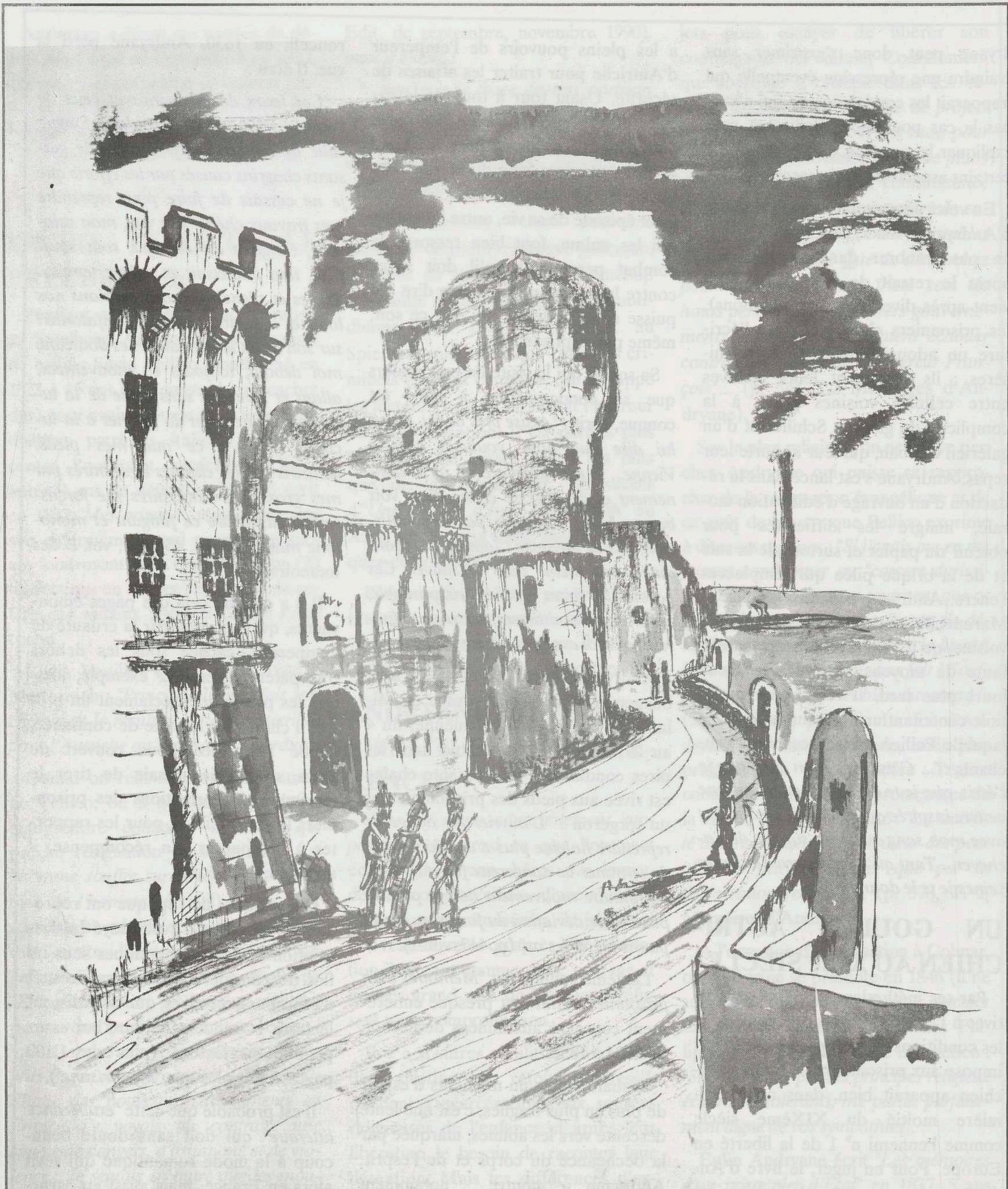
roncelli en 1830, Andryane perd la vue. Il écrit :

"Les jours du printemps et ceux de l'été de 1831 ne furent qu'une longue suite de douleurs physiques et de cuisants chagrins causés par les efforts que je ne cessais de faire pour reprendre mes travaux chéris. Ma vue, mon estomac, l'organe du cerveau, tout souffrait, tout faiblissait en même temps... Tristes et silencieux, nous passions nos longues et pénibles heures, Confalonieri sur son lit où le retenaient ses douleurs, moi debout, toujours en mouvement, allant et revenant sans cesse de la lucarne au guichet et du guichet à la lucarne, jusqu'à ce que mes pieds, meurtris par les chaînes et déchirés par mes grossières chaussures me forçassent à suspendre ce fatigant et monotone manège..." (p. 458/459, vol. 2 des mémoires).

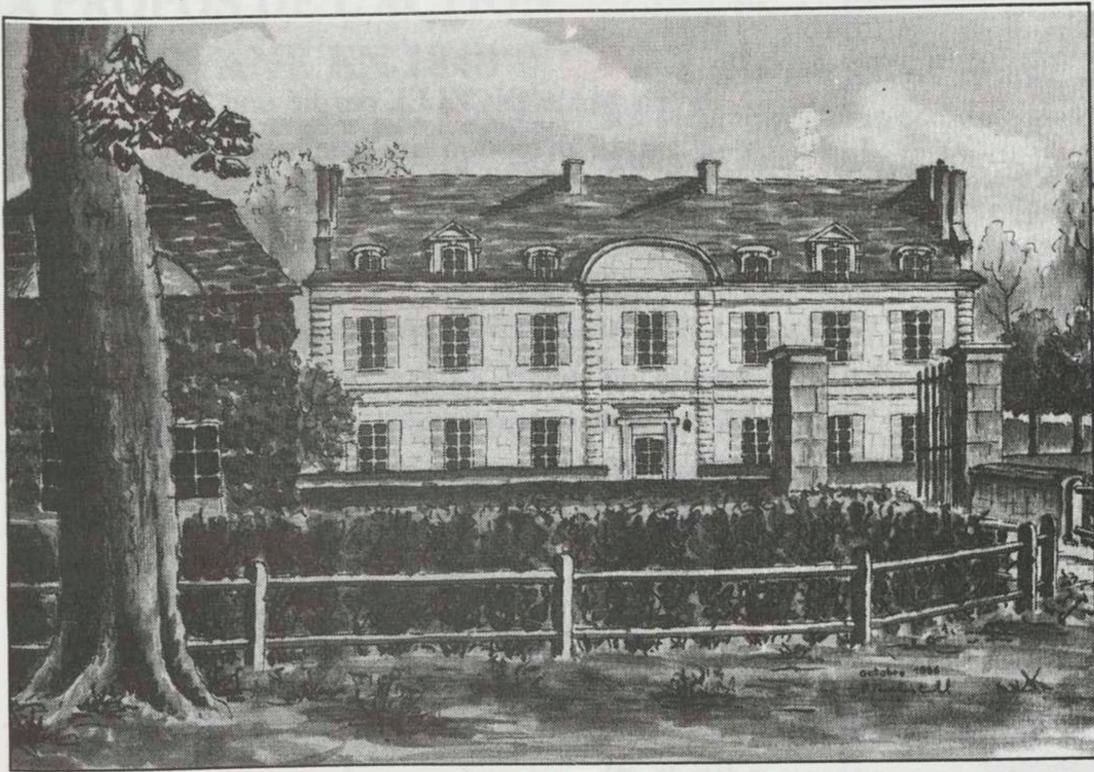
Il y a comme cela des pages émouvantes, qui font ressortir la cruauté de l'empereur, cachée sous les dehors très paternalistes. Par exemple, lorsque les prisonniers réclament un prêtre, il choisit un homme de confiance, l'abbé Paolowitz. Sous couvert de Dieu, ce dernier essaie de tirer le maximum d'informations des prisonniers les plus faibles, pour les rapporter à l'empereur. En récompense, il sera nommé évêque.

Les critiques de l'époque ont reproché à Andryane d'avoir noyé la description de faits authentiques sous un flot de considérations secondaires et d'effusions excessives, qui alourdissent le texte et rendent aujourd'hui assez pénible sa lecture (plus de 1.100 pages, 5 fois plus que "Mes prisons").

Il est probable que cette "exubérance littéraire" qui doit sans doute beaucoup à la mode romantique qui sévit alors en France, mais aussi au caractère exalté de l'auteur, a nui au succès du livre, en particulier à l'étranger. Si l'ouvrage d'Andryane n'a pas eu le retentissement de celui de Pellico, il a néanmoins connu une large diffusion (4 éditions), non seulement en France,



LA FORTERESSE DU SPIELBERG EN MORAVIE
(d'après une gravure du XIXème siècle)



Le château de Coye (rénové au 17^e siècle par Toussaint Rose, le secrétaire de Louis XIV (d'après un dessin de P. Ruchstull en 1986). Andryane y vécut, la plupart du temps, après son retour du Spielberg.

mais aussi dans les principales villes de Belgique, Suisse, Italie, Autriche, Allemagne et Angleterre.

Dans ce dernier pays, les patriotes italiens réfugiés politiques tenaient beaucoup au succès du livre, pour augmenter la cote de sympathie dont jouissait déjà la cause italienne dans l'île. Malheureusement les critiques anglais furent au premier abord très réservés. Dans le quotidien "l'Athénée", l'un d'eux écrit : "C'est une agréable invention, infiniment triste plutôt qu'une véritable histoire à pleurer."

Ce scepticisme n'a rien de surprenant. Comment des libéraux anglais pouvaient-ils imaginer pareils traitements de la part d'un grand Etat allié ? Nous avons eu aussi de la peine à imaginer le goulag...

Ces jugements superficiels déplurent aux exilés italiens et ils s'en attristèrent. Ils s'adressèrent au patriote italien Prandi, grand ami des principaux hommes de lettres et politiciens anglais, afin qu'il traduise les mémoires en anglais en ôtant cependant toutes les scories et les parties romanesques, de façon à ce que les turpi-

tudes et les férocités du gouvernement autrichien apparaissent en plein jour.

Prandi accepta de grand cœur et mena rapidement à bien la traduction. Dans la préface, il crut opportun d'insérer les jugements d'exilés et martyrs influents qu'il avait interrogés, en particulier celui du comte Carlo Pepoli, ami de Léopardi et lui aussi émigré à Londres. Il avait fait partie en 1831 du gouvernement provisoire révolutionnaire d'Ancone, auquel participa le futur Napoléon III, puis fait prisonnier par les Autrichiens, il avait connu les prisons de Venise. Il confirma les faits narrés par Andryane, ainsi que "les infâmes et irrégulières méthodes judiciaires, les tortures morales et matérielles, les mauvais traitements infligés à nos martyrs de 1831".

Il ajouta : "Le livre d'Andryane montre les féroces turpitudes autrichiennes et la force civile des saintes poitrines italiennes que ne cédèrent pas et furent opprimées et non vaincues". (Extrait du livre de Michele Lupo Gentile consacré à Carlo Pepoli, Milan 1911).

Le livre d'Andryane fut bien accueilli en Italie, puis traduit par Regonati (Mi-

lan, 1861). Un ensemble des meilleurs chapitres a fait l'objet d'une autre traduction, de meilleure qualité, par Rosalino Guastalla (Florence, 1916).

En 1859, bien qu'en mauvaise santé et peu favorable à l'Empire, Andryane va spontanément soutenir la guerre de libération de Napoléon III contre l'Autriche et proposer ses offres de service. Il rejoindra l'empereur la veille de la bataille de Magenta et sera nommé à Milan commissaire général chargé de veiller aux intérêts de l'armée française.

A son départ, le maire de Milan lui écrira la lettre suivante :

"Nous tenons à vous remercier pour les services éminents que vous avez rendus à la ville de Milan et pour les excellents rapports entretenus entre la municipalité et la commission des logements militaires, que vous présidez. Nous vous prions de bien vouloir garder en mémoire la profonde reconnaissance des citoyens milanais envers l'illustre martyr de la liberté italienne, reconnaissance que vous pouvez voir resurgir à l'occasion de votre présence à Milan, ainsi que l'entière satisfaction des représentants de la cité pour le zèle dont vous avez fait preuve dans l'intérêt de cette ville."

Il n'est donc pas étonnant qu'Alexandre Andryane, bien oublié en France aujourd'hui, reste célèbre en Italie à côté des premiers martyrs du Risorgimento tels que Pellico, Confalonieri, Maroncelli, etc.

Il n'est donc pas indispensable qu'une nouvelle édition de son livre-fleuve soit réalisée, par contre un choix de meilleurs passages aurait certainement sa place dans le rayon de cette littérature carcérale qui, au XX^e siècle, a pris une forte expansion, avec les récits des camps nazis et du goulag. D'une certaine façon, on peut écrire que Pellico et Andryane ont fait oeuvre de précurseurs et que leurs ouvrages restent toujours d'actualité.



FRÉDÉRIC CONFALONIERI.

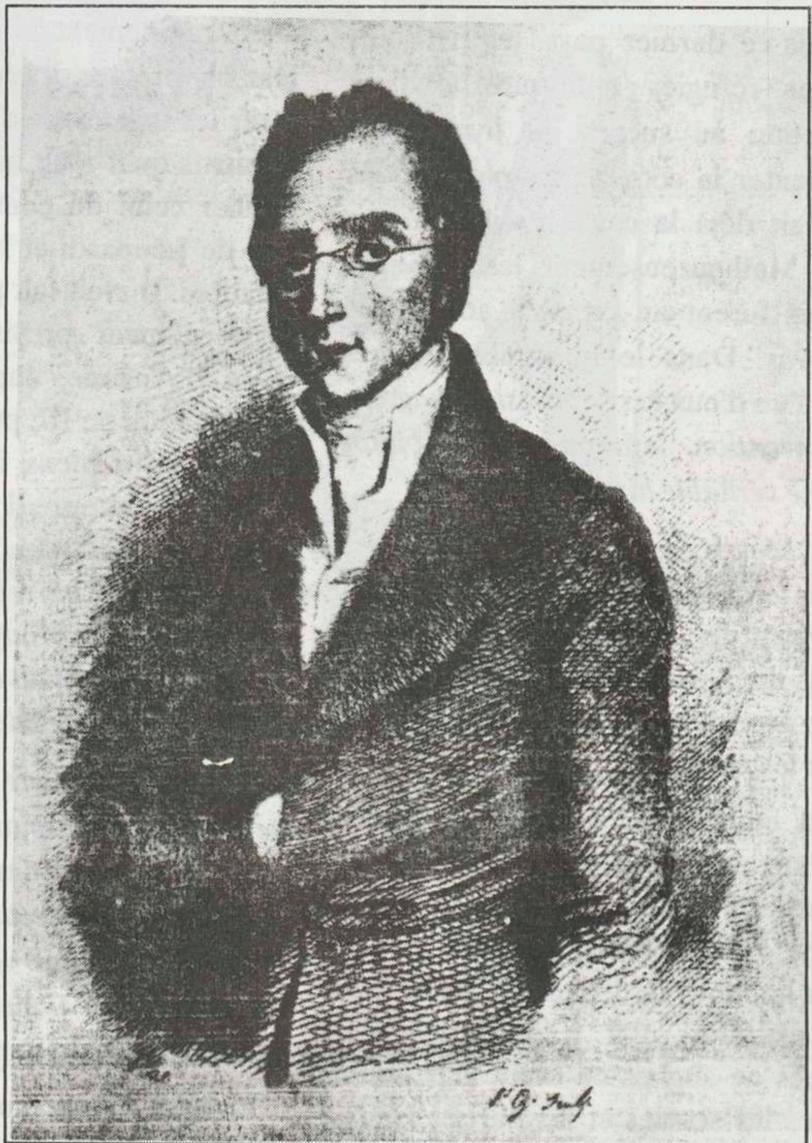
Pietro MARONCELLI perdit une jambe pendant sa détention au Spielberg, exilé à New-York, il mourut en 1846.

CONFALONIERI, membre influent de la société milanaise, un des plus célèbres patriotes italiens, arrêté en 1821, compagnon de cellule d'Andryane. Exilé aux Etats-Unis, il revint en Europe et mourut en 1846.

Frédéric CONFALONIERI

Fortunato PRANDI de Camerana avait pris part aux mouvements de 1821 et au combat de San Salvario. Condamné à mort par défaut le 28.09.1821, il s'exila en Grande-Bretagne où il représenta dignement l'émigration italienne.

Silvio PELLICO (1789-1854), d'une famille piémontaise, en 1815 présente à Milan son oeuvre dramatique la plus célèbre "*Francesca de Rimini*". Devient carbonaro en 1820 sous l'influence de Pietro Maroncelli. Arrêté peu après en même temps que Maroncelli.



Silvio PELLICO

A PROPOS DE L'ACTION D'ANDRYANE EN 1848

Au cours d'une conférence à Senlis, à la publication de mon ouvrage *"Alexandre Andryane, des prisons autrichiennes à la mairie de Coye"*, un auditeur, que je remercie, a attiré mon attention sur une critique assez vive d'Alexis de Tocqueville, concernant l'action d'Andryane le 24 février 1848. En voici le texte, extrait des *"Souvenirs"* d'A. de Tocqueville (p. 104, Folio Gallimard) :

".. En quittant le salle des séances à la Chambre des députés (Palais Bourbon) je vis alors venir à moi une colonne de gardes nationaux armés qui remontaient le même escalier en courant, la baïonnette au canon. Devant eux étaient 2 hommes habillés en bourgeois qui paraissaient les conduire et qui criaient à tue-tête "Vive la duchesse d'Orléans et la régence". Dans l'un d'eux je reconnus le Général Oudinot et dans l'autre Andryane, qui a été enfermé au Spielberg et qui a écrit des Mémoires en imitation de ceux de Silvio Pellico... Je sais qu'il existe une lettre du Maréchal Bugeaud dans laquelle celui-ci raconte qu'il parvint à rassembler quelques compagnies de la 10ème légion, les anima en faveur de la duchesse d'Orléans et les conduisit au pas de course par la cour du Palais Bourbon jusqu'aux portes de la chambre qu'il trouva vide...

Voyant que je restais immobile, Monsieur Andryane me prit assez vivement par le bras en s'écriant "Monsieur, il faut se joindre à nous pour dégager Madame la duchesse d'Orléans et sauver la monarchie".

"Monsieur, lui répondis-je, l'intention est bonne, mais vous venez trop tard, la duchesse a disparu et la chambre est dispersée".

Or, où était le même soir ce fougueux défenseur de la monarchie ? Le trait mériterait d'être raconté et remarqué parmi tous les traits de versatilité cupide dont l'Histoire des révolutions fourmille : il était dans le cabinet de Monsieur Ledru-Rollin, administrant au nom de la Répu-

blique comme secrétaire général du Ministère de l'Intérieur".

Andryane raconte cet épisode dans ses Mémoires (4ème édition, mémoires d'un prisonnier d'état, 2ème volume, p. 594/5). Il vient le 24 février, après l'abdication de Louis-Philippe, à l'Assemblée nationale où se trouve déjà la duchesse d'Orléans susceptible d'assurer la régence "là on allait tout tenter, je le pensais au moins, pour sauver la monarchie constitutionnelle de la ruine et la France de l'anarchie. Mon dévouement à mon pays m'y entraîna" (p. 593). "...Quand les insurgés envahirent la tribune et que la sûreté de la princesse fut menacée, je m'élançai hors de la salle, je me joignis au Général Oudinot pour aller chercher une compagnie de grenadiers de la Garde Nationale, afin de sauver la vie de la duchesse et de ses enfants. Au retour, nous apprîmes que les jeunes princes et leur mère avaient pu s'échapper..." (p. 594).

"Convaincu que l'abîme des révolutions, une fois ouvert, ne se comble qu'au prix des tribulations et de la misère des peuples, j'aurais sacrifié jusqu'à ma vie pour empêcher la chute du régime représentatif qui, bien compris et libéralement appliqué, aurait fait le bonheur de la France... Maintenant que sa ruine était consommée par un concours de circonstances au-dessus des prévisions humaines, il ne me restait plus qu'à joindre mes efforts à ceux des bons citoyens, pour arrêter les désastres imminents qui menaçaient Paris et la nation entière".

C'est ainsi qu'Andryane, sentant que la seule autorité est maintenant celle du gouvernement provisoire proclamé à l'Assemblée Nationale, se rend à l'Hôtel de Ville est obtient de Ledru-Rollin, faisant fonction de ministre de l'intérieur, d'être chargé du maintien de l'ordre dans ce ministère clé menacé de saccage, notamment la grande ligne télégraphique avec la province. Dès que Ledru-Rollin s'installa au ministère de l'intérieur, c'est-à-dire le 22 mars 1848, Andryane démissionna de ses fonctions :

"Aujourd'hui, que l'ordre est rétabli, que les affaires reprennent leur cours ordinaire, je me retire, heureux et fier, devant Dieu et devant les hommes, d'avoir pu contribuer, dans la mesure de mes forces, à l'établissement du pouvoir populaire, le seul vrai, le seul juste, le seul capable d'assurer désormais inébranlablement le bonheur de l'humanité."

Où est donc tout cela "la versatilité cupide" qu'évoque A. de Tocqueville ? (2) Certes Andryane est plutôt partisan d'une monarchie constitutionnelle, il n'a pas appelé ni voulu la République, mais puisqu'elle existe, il est disposé à la servir franchement, loyalement, par amour du pays, dans la mesure où elle ne remet pas en cause les valeurs traditionnelles de la religion et de la propriété et où elle s'applique à l'amélioration du sort des classes pauvres et laborieuses.

A la fois conservateur et progressiste (on sent l'influence de Buonarotti (3) qui l'a fortement marqué pendant son séjour à Genève), Andryane sera lui aussi un déçu de la politique, inclassable à droite ou à gauche, ce qui expliquera ses divers échecs électoraux et finalement son retrait de la vie publique après 1848

* * * * *

NOTES :

(1) Il s'agit en réalité de sa belle-soeur.

(2) Dans sa préface à *"Souvenirs"* Fernand Braudel écrit : "Tocqueville, toujours déçu, aura été contre la monarchie de juillet, contre la campagne des banquets, contre la Révolution de février, contre les journées de juin, contre l'espérance socialiste, contre la réaction orléaniste, contre la dévorante et sournoise ambition de Louis-Napoléon Bonaparte". Néanmoins il sera Ministre des affaires étrangères du cabinet Odilon Barrot, du 3 juin 1849 au 31 octobre de la même année.

(3) Buonarotti, né à Pise en 1761, considéré comme un descendant de Michel-Ange. Il s'enthousiasme pour la Révolution française, vient à Paris, adhère aux Jacobins en 1792. Arrêté après le 9 Thermidor, il est sauvé de l'échafaud et participe à la "conspiration des Egaux" de Gracchus Babeuf. Réfugié en Suisse en 1812, après des conspirations avortées à Nice et Grenoble, il organise l'agitation nationaliste et libérale italienne. Il meurt à Paris en 1837. Il est l'auteur d'une *"Histoire de la conspiration de l'égalité"* dite de Babeuf.



Monuments aux morts de la Grande Guerre

**Compiègne, par Maxime Real Del Sarte (1922)
Amiens, oeuvre d'Albert Roze (1929)**

(photos de A. GALOIN et X. BONIFACE)

